

UNE VIE DE HIBOU

DU MÊME AUTEUR

Qu'est-ce qui fait sourire les animaux ? Enquête sur leurs émotions et leurs sentiments, La Librairie Vuibert, 2015.

À l'école des animaux. Fonder une famille, apprendre à séduire, vivre en paix : comment font-ils ?, La Librairie Vuibert / Buchet-Chastel, 2021.

CARL SAFINA

UNE VIE DE HIBOU

Tout ce que j'ai appris en sauvant Alfie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Odile Demange et Pierre Reignier*

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
Alfie & Me – What Owls Know, What Humans Believe

Éditeur original
WW Norton, New York, 2023

© 2023 by Carl Safina

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024

pour la traduction française.

ISBN : 978-2-283-03977-9

Pour Paula, Jack et, bien sûr, Cady

Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio,
Que n'en rêve ta philosophie.

SHAKESPEARE,
Hamlet (traduction d'André Gide)

PROLOGUE

Le petit hibou menait depuis plus d'un an une vie saine et agréable. Un retard de développement dû à un mauvais départ dans la vie avait différé son envol. Cette femelle était à présent en pleine forme, ses plumes neuves, douces et lisses, brillantes de tout l'éclat de la jeunesse. Elle volait à la perfection, avec force et adresse, exécutant des virages serrés et des bonds précis. Et elle était tout à fait à l'aise dans son vaste enclos. Mais je n'ignorais pas – contrairement à elle – qu'une vie sans risques n'a guère de sens. Un hibou qui n'agit pas en hibou reste un oiseau en cage. Tout de même, après ce sauvetage délicat et sûr, pouvais-je vraiment lui imposer ces risques, même riches de sens ? Quel « sens » auraient-ils si elle devait être blessée, affamée ou dévorée ? Je ruminais toutes ces questions ce matin-là, quand je lui ai tendu à manger et qu'elle a volé depuis le poulailler pour me rejoindre. C'est elle pourtant qui a pris la décision. Elle n'a fait qu'effleurer mon bras avant de traverser le jardin à tire-d'aile, et soudain, elle a découvert le monde depuis un nouveau poste d'observation, la cime d'un arbre. Elle n'a pas disparu. Pas tout de suite. Pas encore. Sa vie s'était tressée dans la nôtre. Mais voilà qu'elle tirait en arrière, nous entraînant dans la sienne.

La pandémie de Covid-19 qui nous a obligés à nous confiner cette année-là a coïncidé avec la présence inédite de ce

petit hibou femelle en liberté – sauvée des portes de la mort et élevée parmi des humains, des chiens et des poules – qui a choisi de rester à proximité de notre jardin, de se trouver un partenaire sauvage et de devenir la mère de trois petits, qu’elle a réussi à élever. Malgré la pandémie et en partie à cause d’elle, cette année nous a apporté quelques bons souvenirs qui ont compensé ceux qui l’étaient moins. Sur une route encombrée de soucis et de craintes, le hibou, les passereaux de notre jardin et nos animaux familiers nous ont offert, chaque jour, une bretelle de sortie. C’est une histoire de beautés profondes et de moments magiques au sein d’une année bouleversée.

La petite hibou* de cette histoire est un être vivant avec tout ce que cela implique d’ordinaire et d’extraordinaire. Elle n’est pas là pour « représenter » quoi que ce soit. Elle n’est pas un présage – contrairement à ce que pensent beaucoup de gens à propos des strigidés, la famille des hiboux et des chouettes – et ne nous a pas été envoyée

* Le choix du féminin pour désigner Alfie nous a paru fidèle à la philosophie de l’auteur. Celui-ci explique un peu plus bas que la grammaire anglaise l’a mis face à un dilemme. En effet, en anglais, les animaux sont considérés comme neutres, à l’image des choses inanimées. Ce qui impose l’emploi du pronom « *it* » au lieu de « *she* » (elle) ou « *he* » (il) pour les désigner. Carl Safina a décidé de faire fi de la rigueur grammaticale et d’utiliser systématiquement le pronom « *she* » pour Alfie. Les articles et les adjectifs sont invariables en anglais. Le problème se pose un peu différemment en français. Notre langue ne possédant pas de neutre, tous les substantifs ont un genre féminin ou masculin. S’agissant des êtres vivants qui nous intéressent ici, ce genre grammatical peut coïncider avec le sexe biologique de l’être désigné – un canard, une cane, un cerf, une biche –, dans d’autres, ce genre grammatical a été attribué de manière aléatoire – une mésange – une pic, une chouette, un hibou. Nous avons donc décidé d’utiliser le genre féminin, tant pour l’article que pour les adjectifs, dès qu’il est question d’Alfie. Nous croiserons d’ailleurs plus bas une écureuil orpheline. (*Toutes les notes de bas de page sont des traducteurs.*)

PROLOGUE

comme messagère. Du moins, je ne le *pense* pas. Mais elle n'est en aucune manière « qu'un hibou ». C'est parce que nous avons partagé en profondeur notre histoire de créatures vivantes que nous avons eu la capacité mutuelle de nous reconnaître l'un l'autre et de nouer une relation fondée sur cet étrange lien qu'on appelle *confiance*. La confiance a été le pont que nous avons franchi dans un sens et dans l'autre, cette petite hibou, Patricia, ma femme, et moi. Tirant la ficelle du ballon de l'univers d'abord jusqu'au seuil de notre existence puis par le trou de serrure de notre vie, Alfie est devenue une porte sur la réalité parallèle contiguë à notre expérience humaine. Elle a été mon passeport vers ce royaume plus ancien, plus sain d'esprit, habituellement interdit aux visiteurs étrangers. Elle a été ma petite amie.

Si l'année s'était écoulée comme prévu, mon programme de voyages m'aurait privé de tous les détails subtils de sa vie, de sa parade nuptiale, de son accouplement puis de l'éducation de ses petits. Si l'année s'était écoulée comme elle l'a fait – mais sans Alfie –, elle aurait été encore plus difficile. Alfie a littéralement illuminé nos nuits. Et elle a été une métaphore de la raison, en un temps où celle-ci semblait de plus en plus compromise.

Même dans une année « normale », la perspective qu'elle nous a ouverte nous aurait fait l'effet de quelque chose de nouveau, nous aurait fait appréhender l'existence avec plus de profondeur. Elle nous a entraînés dans une intimité avec un monde plus originel, nous permettant de distinguer des frontières plus estompées entre la lumière et l'obscurité, d'accéder à une perception plus profonde, dépassant la vision habituelle. Si cela paraît un peu mystique, il y a de ça, aussi.

On peut parcourir le monde et n'aller nulle part. On peut être contraint de garder la foi chez soi et découvrir un

nouveau monde. L'action de ce livre se déroule pour l'essentiel dans un rayon de 30 mètres autour de notre maison. Mais ce cercle contient des histoires. Cette année-là, nous sommes restés à côté et pourtant, nous avons vu plus loin. Nous avons pu découvrir à quel point notre existence quotidienne est, à maints égards, étrange et romanesque, imprévisible et excentrique, étayée et encombrée de coutumes exotiques, comme le sont tous les lieux. Chez soi : toujours trop près et en même trop loin pour que nous le connaissions parfaitement. Une forme de sortilège peut être nécessaire pour dessiller nos yeux aux miracles de nos routines quotidiennes. Cette petite hibou a été notre magicienne jeteuse de sorts.

Quelque chose comme mille cinq cents milliards de fois, la lumière du jour s'est répandue sur notre planète de changements. Nous avons le privilège de comprendre quelques fragments des origines de notre existence. Des chercheurs dévoués en ont dégagé des ébauches à partir de couches d'argile, de cellules du vivant et des lumières de lointaines galaxies. Il n'est pas deux jours identiques, quoi que nous fassions pour les rendre petits, médiocres et flous, quoi que nous fassions pour émousser notre tranchant sur des surfaces imaginaires que nous ferions mieux d'éviter. Des invitations sont gravées sur tous les rochers, sur toutes les feuilles et dans les paroles du chant de chaque oiseau. Si nous les acceptons et si nous sommes présents, nous verrons que ce sont les histoires de milliers de milliards d'années qui font pousser chaque brin d'herbe, qui dessinent un rêve de bruissement dans chaque ombre mouvante.

Mon intimité facile avec Alfie m'a aidé à comprendre les possibilités qui s'ouvrent quand nous atténuons notre sensation de frontière contrastée entre les espèces. Ma relation de plus en plus profonde avec elle m'a donné envie de mieux comprendre comment ont été appréhendées les relations

PROLOGUE

de l'humanité avec la nature à travers l'histoire. Pourquoi entretenons-nous une relation conflictuelle avec le monde naturel ? Comment d'autres cultures à travers le temps et autour du monde ont-elles envisagé la place de l'humanité dans l'ordre des choses ? Rien n'est simple, en fait. Depuis la nuit des temps, divers peuples ont élaboré différents cadres de pensée sur le rôle de l'humain dans le monde. Des croyances et des valeurs qui ont vu le jour il y a très longtemps dans les cultures indigènes, asiatiques, africaines et occidentales conservent un étonnant pouvoir de clarification des sources d'illumination et d'obscurité qui projettent leur lumière et leurs ombres sur nos vies d'aujourd'hui. Des valeurs qui ont eu de l'emprise au plus profond du passé culturel de l'humanité ne sont pas effacées ; elles nous accompagnent toujours.

Alors, à propos de cette petite hibou...

PREMIÈRE PARTIE

PREMIERS ÉTÉS

1.

TOMBÉE DU CIEL

Sur la photo qui accompagnait le SMS, on aurait dit un gant de toilette mouillé. Le message expliquait qu'on l'avait trouvé par terre. Pas de nid en vue. J'ai pu reconnaître un bébé oiseau. Mais j'aurais été surpris qu'il fût encore vivant. C'était l'avant-dernier jour de juin, une de ces longues journées qui anticipent tous les soleils de l'été. Cependant, même en cette saison de plénitude, la chance ne sourit pas à tous. La sélection commence.

Le duvet feutré de boue de ce bébé mourant était bourré d'œufs de mouches. Ils ne mettraient que quelques heures à éclore ; alors, des asticots creuseraient dans la chair de l'oiseau. Ce malheureux poussin serait dévoré vivant. Le destin s'était pourtant mis en travers de la trajectoire imminente des événements et les humains, pour une fois, s'interposeraient entre la malchance et une mort assurée.

Lavé, délicatement séché, réchauffé et stabilisé, l'oisillon restait tellement ébouriffé qu'il était difficile d'identifier l'espèce à laquelle il appartenait. À en juger par sa taille – il tenait dans la paume de la main –, j'ai pensé que ce minuscule bébé qui venait d'échapper à un sort funeste devait être un petit-duc maculé. Ces rapaces nichent dans des trous d'arbre sombres et bien cachés. Ce petit hibou avait dû être arraché à la sécurité de son nid et précipité

dans le vide. Un prédateur avait-il fait une incursion dans le nid ? Une corneille ? Un raton laveur ou un opossum ? Cet oisillon hirsute était-il l'unique survivant de la nichée ?

Ce bébé est alors venu rejoindre les membres autres qu'humains de notre foyer : les chiens Chula et Jude, nos quatre poules, Paulette, Zorro, Stripey et Smokey, le serpent-roi de Patricia, Frankie, et nos perroquets adoptés, Kane la perruche veuve (Psittacine Kane) et notre insolente petite conure de Molina, Rosebud.

Et maintenant un hibou. Un curieux nom, presque une onomatopée. Le hibou hulule ou bouboule : « Hou », « Bou ».

Ce n'était pas ma première rencontre avec un hibou orphelin. Quand j'avais une vingtaine d'années, j'avais participé à la fondation d'un groupe de réhabilitation de la faune sauvage, j'étais désormais professeur à l'université, j'avais par ailleurs obtenu des certificats en réhabilitation de la faune sauvage, en fauconnerie et en baguage d'oiseaux.

La santé de notre nouvelle protégée étant stabilisée, il lui fallait un nom. Chez un bébé oiseau, les marqueurs de sexe sont généralement internes. Pourquoi pas un nom neutre pour cette petite canaille duveteuse ? Une des Petites Canailles originales – les personnages des courts-métrages du cinéma muet *Our Gang* et de la série télévisée – s'appelait Alfalfa. Abrégé en Alfie, ça sonnait bien.

Par pure envie de nous opposer au biais habituel qui fait primer le masculin pour désigner une créature dont on ignore le genre, nous avons commencé à dire « elle » pour parler d'Alfie. Nous avons une chance sur deux d'avoir raison. De toute façon, les pronoms renforcent les distinctions. L'anglais offre communément le choix entre « il » ou « elle » pour les humains, mais nous oblige en général à utiliser le neutre pour tous les autres êtres vivants. En revanche, de nombreuses langues des peuples autochtones d'Amérique

distinguent le vivant ; les noms d'êtres animés, comme « chien », prennent d'autres formes grammaticales que ceux de choses inanimées, comme « chaussure »¹. En anglais, on emploie habituellement le neutre pour un chien. Le langage reflète les valeurs de sa culture. Notre langue transforme des formes de vie en simples objets, plus faciles à maltraiter. L'anglais n'emploie pas le neutre pour un humain. Aussi, afin de niveler un peu les règles du jeu, j'essaie d'éviter d'utiliser le neutre pour les autres animaux. Je préfère « mâle » et « femelle » à des termes neutres en anglais malgré leurs distinctions sexuelles, comme « taureau », « vache », « verrat », « truie », « chienne » et autres. « Père » et « mère » à « étalon » et à « lice », ce qui me permet d'utiliser « il » et « elle » sans problème. Ces étiquettes perpétuent les stéréotypes linguistiques, et j'ai constaté qu'y renoncer me permet de voir des choses que ces étiquettes tendent à nier.

L'ancêtre commun des oiseaux et des humains remonte à trois cents millions d'années, une durée qui peut paraître très longue à notre échelle humaine. Mais le modèle du squelette, des organes et du système nerveux vertébrés était alors déjà en place. Tout ce qui a existé depuis, y compris nous-mêmes, constitue des variations relativement récentes sur un thème que fredonnent tous nos corps, même quand nous n'en connaissons pas les paroles.

Et c'est ainsi que ce bébé a commencé une nouvelle phase de vie – une phase de croissance et de développement – à nos côtés.

Comme tous les bébés, cette petite nouvelle n'est pas arrivée accompagnée d'un mode d'emploi. Mais nous avons une philosophie de parentalité. Nous « la » gardions souvent avec nous, que ce soit au jardin ou dans la cuisine. Nous voulions l'aider à développer un esprit actif et un corps vigoureux en la stimulant et en respectant sa liberté de

mouvement. Pendant cette période, nous l'épaulerions, nous assurerions sa sécurité et son bien-être.

Nos chiens, Chula et Jude, étaient déjà habitués à côtoyer paisiblement de petits oiseaux qui ne savaient pas encore vraiment voler. Ils avaient grandi à proximité de nos deux perroquets adoptés et de notre petite troupe de poules en liberté. L'apprentissage que j'avais conçu reposait sur un postulat très simple. Je supposais que les chiens pourchasseraient les volatiles par curiosité et par instinct plus que par faim. Si je les attrapais à leur place et leur permettais de les inspecter de tout près, cela devrait assouvir leur curiosité. La répétition ferait disparaître l'élément de nouveauté. Ma méthode d'apprentissage consiste donc à tenir un perroquet ou une poule sur mes genoux et à laisser le chien les renifler ou les lécher ; dans le même temps, je donne au chien de délicieuses friandises. Ce qui offre un double avantage : cela détourne son attention en l'empêchant de se fixer sur l'oiseau tout en récompensant sa tolérance. Quand, inévitablement, les chiens finissent par ouvrir la gueule ou par chercher à mordiller, ils se voient opposer un « non » ferme qui leur fait reculer la tête, comportement qui leur vaut immédiatement une nouvelle friandise. Cette phase dure deux à trois semaines. Pendant ce temps, nous les surveillons de près quand les oiseaux sont en liberté. L'idée n'est pas de « réprimer » leur instinct de prédation, mais de l'éteindre en laissant la nouveauté s'estomper, en rendant la présence des oiseaux ordinaire, habituelle et donc plutôt ennuyeuse. J'ai fait cette expérience avec une demi-douzaine de chiens. Je suis toujours surpris qu'*aucun* n'ait jamais mordu ou blessé un oiseau. Nos poules sont en liberté toute la journée, nos chiens aussi. Les chiens ne sont pas seulement dignes de confiance. Ils se comportent en propriétaires et en protecteurs ; dès qu'un faucon rôde dans les parages, ils le chassent en aboyant.

Les chiens s'étaient aussi montrés très doux avec une orpheline écureuil que nous avons élevée – bien qu'ils adorent poursuivre les écureuils sauvages et les faire grimper au sommet des arbres autour de nos mangeoires à oiseaux. Cette divergence de comportement à l'égard de notre bébé écureuil et de ses congénères sauvages constituait en soi une étude fascinante de la faculté des chiens à répartir mentalement les individus en différentes catégories. Quand le bébé écureuil a atteint sa taille adulte et a commencé à vivre à temps plein à l'extérieur, nos chiens n'ont plus pu la différencier visuellement des écureuils sauvages. À ce moment-là, quand elle nous rendait quotidiennement visite et que nous la voyions s'approcher de notre véranda le long de branches feuillues, les chiens la prenaient pour un écureuil sauvage et s'apprêtaient à lui donner la chasse. Il suffisait que nous prononcions le nom de l'écureuil – « C'est *Squirrlie* ! » – pour que les chiens l'identifient parfaitement. Il nous est souvent arrivé d'être assis dans des fauteuils, l'écureuil juchée sur nos épaules ou jouant sur nos genoux, les chiens à côté de nous – ou avec *leur* tête reposant sur nos genoux –, tandis que nous leur distribuions à tous les mêmes friandises : des cacahuètes, par exemple, ou des grains de raisin. *Squirrlie* s'est déplacée peu à peu vers différents sites de nidification dans le bois situé derrière notre jardin, de plus en plus éloignés de la maison. Elle est revenue tous les jours pendant près de quatorze mois. Au cours de son deuxième été, nous avons pu constater qu'elle avait allaité des bébés. Ses visites se sont espacées, puis elles ont cessé.

Au moment de l'arrivée d'Alfie, Chula et Jude avaient connu deux générations de nouveaux poussins duveteux. Ils avaient présidé à leur éducation avec une attitude de douce protection dont nous leur avons donné l'exemple et qu'ils avaient assimilée. Ils semblaient introduire dans cette situation le sentiment inné que les poussins étaient comme

une nouvelle portée de bébés sans défense au sein de notre meute familiale. Est-ce vrai ? Je n'en sais rien. Pour certains des premiers habitants de l'Amérique en tout cas, les chiens occupent une position unique, entre les autres animaux et les humains : les gens connaissent d'autres animaux, mais ils *comprennent* les chiens parce que chiens et humains ont bâti un partenariat efficace et partagent le même mode de vie².

Tout cela pour dire que Chula et Jude ont immédiatement compris qu'Alfie la petite hibou était tout bonnement un nouveau bébé impuissant qui accaparait notre attention. Ils savaient quoi faire.

Nous n'avons cependant pas tardé à constater que la relation qui s'établissait avec Alfie ne se limitait pas aux soins que nous lui prodiguions. Elle avait une aile dans notre monde, ce qui voulait également dire que nous avions un pied dans le sien. Il se passait quelque chose de réciproque. Cette intimité nous a permis d'entrapercevoir le point de vue d'Alfie et m'a conduit à me poser des questions qu'Alfie n'avait pas à proprement parler formulées, mais ne m'avait pas moins inspirées. Des questions sur les relations que les différentes populations humaines ont nouées avec le monde naturel, sur la manière dont elles ont appréhendé la place de l'humanité dans le cosmos à travers le temps.

Je ne savais pas très bien comment aborder ces questions. Pouvons-nous déceler des réponses dans les traces laissées par des chasseurs-cueilleurs indigènes qui ont mené une vie florissante durant des milliers d'années au cœur des forêts mouchetées de lumière, dans les plaines ouvertes et le long des cours d'eau et des littoraux du monde ? Comment les peuples qui gravèrent des esprits animaux dans les versants rocheux ou s'enfoncèrent profondément dans des grottes obscures ont-ils pu reproduire leurs bêtes et leurs rêves à la lueur des torches avec une humanité telle que, plusieurs dizaines de milliers d'années plus tard, leurs traits nous

parlent encore avec une puissance à nous couper le souffle ? Faut-il rechercher dans les classiques de l'Antiquité grecque leurs perspectives sur les humains et la nature, ou nous mettre en quête des idées des bâtisseurs de pyramides ou des cavaliers des steppes d'Asie ? Nous plonger dans les explorations spirituelles ancestrales de l'Inde ou de la Chine ? Ou dans celles des anciens Hébreux, des premiers chrétiens ? Les corps de tous les Anciens gisent dans la poussière. Mais j'ai commencé à comprendre que leur pensée continue de vivre, dans nos esprits. À maints égards, et souvent sans même savoir pourquoi, nous ne faisons que rejouer des rôles écrits pour nous il y a des milliers d'années.

Pendant la majeure partie de l'histoire humaine, des peuples autochtones, qui avaient une conscience de leur propre existence plus profonde que la nôtre, ont senti que la Vie et le cosmos sont essentiellement *relationnels*. Les représentants de nombreuses cultures indigènes sur tous les continents et toutes les îles habitées par des humains se sont posé cette question : quel entrelacs de matière et d'esprit relie le monde et le temps ? Plus tard, des traditions asiatiques comme le bouddhisme, l'hindouisme, le taoïsme, le confucianisme et d'autres encore se sont également concentrées sur la participation de l'être humain à des harmonies matérielles et spirituelles, à des équilibres et des forces dynamiques.

Mais dans la Grèce antique, il s'est passé quelque chose. Platon a avancé l'hypothèse d'une sphère idéale située hors de l'espace et du temps et a dévalorisé notre existence dans le monde matériel imparfait. Au lieu de s'intéresser à l'unité de toutes choses, cette vision séparait le spirituel du matériel. Pour pousser la simplification un peu loin, je dirais que dans la plupart des croyances ancestrales et traditionnelles, le monde se composait de ce qu'il y avait de plus sacré et de plus important ; dans la perspective

européenne ou « occidentale » qui s'est développée après Platon, le monde est devenu ce qu'il y avait de moins sacré, de moins important. La vision occidentale s'est globalisée et l'économie reflète sa dévalorisation du monde. Voilà où nous en sommes.

Alors que notre relation avec Alfie continuait à estomper les frontières, j'ai eu envie de mieux comprendre comment différents peuples ont cherché et trouvé des réponses à la manière d'être humain dans le monde du vivant.

★

Notre maison est bâtie sur un terrain de 3 000 mètres carrés dans un vieux bourg historique de Long Island (plusieurs maisons du début du XVIII^e siècle ont été préservées) qui a pris récemment un aspect plus banlieusard tout en conservant son caractère semi-rural. Sur deux côtés, notre jardin jouxte une douzaine d'hectares boisés. Ce bois est récent car au moment de la construction de notre maison, vers 1910, tout ce secteur était essentiellement voué à l'agriculture. De l'autre côté de la route, une petite zone humide débouche sur deux étangs ; l'ancienne retenue d'un moulin se déverse dans les eaux de marée qui communiquent avec le détroit de Long Island.

Quand les Européens arrivèrent dans la région qu'Alfie, ma femme et moi considérons aujourd'hui comme chez nous, ce lieu était habité depuis longtemps par des Algonquins qui pratiquaient la chasse et l'agriculture et dont le mode de vie ne dénaturait pas sensiblement la terre, le sol, l'eau ou l'air³. Les idées des Algonquins sur la nature sont typiques de celles des Américains autochtones⁴. Et les idées des premiers habitants de ce lieu elles-mêmes ont beaucoup de points communs avec la vision du monde de nombreux autres peuples autochtones.

Les peuples indigènes furent évidemment les premiers à réfléchir à la place de l'humain dans la nature. L'autrice américaine autochtone Paula Gun Allen nous dit que l'idée autochtone fondamentale est que « [n]ous sommes la terre... la Terre est l'esprit du peuple et nous sommes l'esprit de la terre^{*5} ». L'enseignement le plus fondamental est que le monde est sacré et qu'un tissu de relations est essentiel à une vie spirituelle enrichissante et à une bonne santé.

Avec Alfie, une nouvelle routine s'est instaurée. Dans la journée, elle était libre de sautiller dans toute la maison (ce qui nous imposait pas mal de nettoyage). Elle passait la plupart des nuits dans le débarras à chaussures de l'entrée, où nous lui servions son repas principal. Dans leur milieu naturel, les petits ducs ont un régime alimentaire varié, composé principalement de petits rongeurs et de gros insectes, mais ils mangent aussi tout ce qu'ils peuvent attraper d'autre, comme des vers ou des lézards, en passant par des oiseaux. Alfie acceptait toute la nourriture animale que nous lui propositions, les grillons occupant le bas de l'échelle. Il lui arrivait de partager notre repas quand nous avions du poisson ou des œufs au menu. En grandissant, elle est devenue une petite hibou dodue, vigoureuse, en pleine santé. Pour subvenir à ses besoins, j'ai dû trouver une source d'approvisionnement régulière. J'ai fini par choisir un fournisseur dont le site promettait que les souris congelées qu'il vendait avaient été élevées selon des critères exemplaires de propreté, dans un environnement dénué de stress, qu'elles avaient été traitées avec respect et tuées avec humanité. En espérant que c'était vrai, j'ai cliqué sur « Ajouter au panier ».

* Le texte original parle de « *land* », traduit ici par « terre », et de « *Earth* », avec une majuscule, traduit ici par « Terre », le français ne disposant pas d'un autre mot.

UNE VIE DE HIBOU

Le problème de la Vie sur Terre, c'est que les plantes produisent, alors que les animaux consomment. Tous les strigidés sont des chasseurs. À la différence d'Alfie, nous disposons d'une vraie palette de choix. Et nos décisions ont de plus lourdes conséquences. Le conteur algonquin Ken Little Hawk relate l'histoire d'un petit garçon qui demanda à son grand-père d'être son professeur. Le grand-père conduisit l'enfant au bord d'un lac. Là, il donna un bâton au garçon et lui dit : « Remue l'eau. » L'enfant remua avec entrain l'eau, la boue, le sable et les feuilles, s'amusant à faire un tourbillon de vase. Le grand-père lui dit alors : « Et maintenant, remets tout comme avant⁶. » Le pouvoir humain de changer les choses dépasse celui de remettre simplement les choses telles qu'elles étaient. Alors, réfléchissons avant d'agir : il ne sera peut-être pas possible de faire marche arrière.

2.

VOL RETARDÉ

Notre débarras à chaussures avait été pour notre écureuil orpheline l'antichambre d'explorations de plus en plus poussées, puis de la liberté. Et avant cela, pour une petite raton laveur qui, émaciée et à demi morte après que sa mère avait été percutée par une voiture, avait fait une chute de plus de 10 mètres du haut d'un érable au fond de notre jardin. Pendant un moment, elle avait fait des allées et venues depuis ce débarras, dormant dans une confortable caisse-tanière en bois que je lui avais construite en attendant qu'elle soit prête à se trouver une vraie tanière en plein air. Un jour, Patricia et moi l'avions vue s'approcher d'une biche. Au lieu de s'éloigner d'un bond comme nous nous y attendions, la biche avait baissé la tête et elles s'étaient touché le nez. Je n'aurais jamais imaginé pareille curiosité réciproque de la part de deux créatures sauvages aussi différentes. Il avait fallu qu'un raton laveur apprivoisé nous en donne la preuve. Elle était revenue vers nous à toute allure en bondissant d'excitation, comme pour nous dire : « Vous avez vu ce que j'ai fait ? Vous m'avez vue ? » Elle nous avait rendu régulièrement visite pendant un an, au cours duquel elle avait appris à interagir avec des rats laveurs vraiment sauvages. En tant que spécialiste d'écoéthologie, j'ai beaucoup appris, mais... Élever un raton laveur est

risqué. Pas franchement recommandé. Quand ils ne sont pas d'accord avec vous, ils mordent ; souvent, ils ne grognent pas pour vous avertir. Ils peuvent transmettre la rage (la nôtre était vaccinée) et sont porteurs d'ascaris qui, dans des cas très rares, peuvent être mortels pour les humains. Et autour de son premier anniversaire, comme sa mère, elle a fait une rencontre encore plus dangereuse : une automobile.

Permettre à une jeune créature d'aller et venir, la soutenir pendant qu'elle cherche à comprendre ce qui est utile et ce qu'il faut éviter – sans parents naturels capables de lui apprendre à survivre – s'appelle « *soft release* » ou « remise progressive en liberté ».

Notre projet pour Alfie était un *soft release* de ce genre, notre débarras à chaussures servant de base. Nous imaginions qu'elle passerait quelques semaines chez nous, puis qu'elle ferait, à son rythme, l'apprentissage de son indépendance. Les parents hiboux continuent à s'occuper de leurs petits et à les nourrir plusieurs semaines après leur départ du nid. Ce soutien parental leur accordant le temps dont ils ont besoin, les petits affûtent de nouvelles compétences tout en apprenant à devenir sauvages.

Mais un problème n'a pas tardé à poindre. Disons que le problème était plutôt ce qui n'a *pas* point : les plumes indispensables au vol. À l'image de notre bras, de notre avant-bras et de notre main, les oiseaux possèdent un humérus, qui constitue la partie supérieure de l'aile ; viennent ensuite le radius et l'ulna. Quant à l'extrémité de l'aile, qui correspond à notre main, elle présente des os carpométacarpiens fusionnés. C'est à partir de leurs « mains » que poussent les plumes principales qui leur permettent de voler. On les appelle les plumes « primaires ». Les plumes « secondaires », celles qui assurent l'essentiel de la portance, poussent sur leurs « avant-bras ». Quant aux plumes « tertiaires », situées le

long de l'humérus, elles participent aussi à la portance. Chez un bébé oiseau, toutes les plumes primaires, secondaires et tertiaires poussent en même temps. Le problème d'Alfie était le suivant : alors que les plumes primaires des deux ailes avaient magnifiquement poussé, aucune des autres plumes de vol n'apparaissait. Alfie avait l'air normale, si ce n'est que les deux tiers de ses ailes étaient presque nus.

Ce problème-là était physique. Le deuxième problème était psychologique. Ensemble, ils condamneraient Alfie si nous procédions à sa remise en liberté par la méthode douce que nous avons prévue. Le développement des plumes d'un bébé oiseau et ses pulsions comportementales doivent être synchronisés. Alfie avait l'attitude d'un oiseau prêt à prendre son envol. Elle savait que son *heure* était venue. Son esprit était prêt. Mais faute de plumes de vol, elle ne pouvait que battre énergiquement des ailes et sautiller. Un jeune oiseau au plumage normal et prêt à l'envol aurait passé tout son temps dans les arbres. Alfie ne pouvait que retomber. Elle n'avait pas conscience de son handicap. Et ce que je savais – mais qu'elle ignorait – était que si elle passait une nuit à sautiller au sol, il n'y en aurait probablement pas d'autres. Le voisinage abritait des rats laveurs, des grands ducs d'Amérique et quelques renards – sans parler de plusieurs chats en liberté qui représentaient peut-être la plus grave menace. Les chats tuent des tamias, des souris et des oiseaux, autant d'aliments des chouettes et des hiboux. Un chat pouvait aussi tuer un bébé hibou.

Nous l'avons donc gardée chez nous et nous avons veillé sur elle. Je lui ai donné quelques leçons de vie en traînant de fausses souris au bout d'une ficelle à laquelle j'avais attaché de la nourriture. Je lui ai donné des jouets pour s'amuser. Elle a commencé à bondir sur des petits animaux factices, sur des coussins et même sur l'écran de mon téléphone où passaient des vidéos de souris. Quand je l'ai vue attaquer

et dévorer une araignée dans notre salon, j'ai commencé à capturer des grillons ; Alfie aimait les attraper au sol. Nous faisons de notre mieux pour éduquer le corps et l'esprit d'une chasseuse confinée. Mais je craignais que la croissance anormale de ses plumes de vol ne soit une conséquence de la faim qui avait failli la tuer. J'avais peur que le problème ne soit irréversible ; j'avais déjà vu ça.

Mes appréhensions se sont largement apaisées quand toutes les plumes secondaires et tertiaires d'Alfie ont fait une apparition tardive. Une croissance régulière. Une forme correcte. Un aspect satisfaisant. Comme ses plumes primaires avaient déjà intégralement poussé, au moment où le reste de ses plumes d'ailes ont atteint la moitié de leur croissance, Alfie a pu – très soudainement – voler.

Nous nous trouvions à présent devant un autre dilemme. Ce qui fait la douceur d'un *soft release* est qu'il est progressif. Il prend du temps. Or, tout à coup, nous n'en disposions plus, ni Alfie ni nous. Bien des années auparavant, j'avais connu un hibou qui avait, lui aussi, été retrouvé tout petit et à demi mort de faim et dont la première série de plumes avait magnifiquement poussé, mais qui avait ensuite *perdu* la faculté de voler parce que la mue et le remplacement normal de ses plumes ne s'étaient pas faits. Il n'avait jamais été relâché. Je voulais donc m'assurer qu'Alfie muerait normalement et qu'une série correcte de nouvelles plumes pousserait. Ce qui nous obligeait à attendre.

Nous avons prévu, Patricia et moi, de nous absenter pendant deux semaines, un voyage programmé de longue date au milieu des aigles, des saumons et des ours dans les splendeurs sauvages de l'Alaska. Une pet-sitter de toute confiance viendrait chez nous s'occuper d'Alfie et de nos autres protégés. Mais un *soft release* exige davantage que cela. C'est une transition périlleuse qui nécessite une grande attention, du temps pour observer et suivre, ainsi que la

capacité de procéder à des ajustements en fonction de l'évolution de la situation.

La soudaine aptitude d'Alfie au vol coïncidant avec notre départ imminent, l'alternative était la suivante : ouvrir la porte et lui souhaiter bonne chance, ou la garder encore un moment à l'intérieur. Si nous la relâchions, en l'absence de parents en mesure de lui apporter à manger alors qu'elle ferait plusieurs tentatives manquées pour attraper son premier repas dans la nature, Alfie aurait – au mieux – de faibles chances de survie. Pour nous, la laisser sortir et partir en voyage revenait à l'abandonner.

C'est ainsi qu'a commencé une captivité prolongée, et imprévue.

★

Nous avons passé des moments fantastiques en Alaska, en partie parce que la population autochtone et sa culture y sont encore très présentes. Richard Nelson, spécialiste d'anthropologie culturelle qui a vécu au milieu du peuple Koyukon Athapaskan des forêts intérieures de l'Alaska, nous avait préparés à comprendre le regard que les autochtones portent sur la vie. Il écrivait ainsi que, pour eux, « humains et animaux partagent une communauté d'être, une sphère mutuelle d'influence, une unité morale, un lien spirituel où l'éthique du poisson et celle des humains ne sont pas séparées¹ ».

Sur cette Terre, tout le monde a des ancêtres indigènes qui n'ont pas laissé de cicatrices, de lignes droites, de ruines effondrées plus importunes que des pierres autour de morceaux de charbon. Là où ils ont été éliminés, c'est à peine s'il reste un souvenir du lieu où ils demeuraient. Là où nous vivons aujourd'hui, les noms qu'ils ont donnés aux lieux, tels que les localités d'Amagansett (« l'endroit de la

bonne eau ») et de Setauket (« à l'embouchure du fleuve ») sur Long Island, portent désormais des codes postaux. Les noms nous aident à préserver la mémoire. Mais les souvenirs s'estompent.

« Un Indigène, écrit l'autochtone australien Tyson Yunkaporta, est un membre d'une communauté qui garde les mémoires d'une vie vécue d'une façon durable sur un territoire². » Là où des peuples indigènes se maintiennent, leurs valeurs reflètent souvent leur identité profonde. Les peuples indigènes représentent encore peut-être 5 % de la population mondiale et sont répartis en quelque cinq mille sociétés distinctes en Australie, en Afrique, à travers l'Eurasie, dans tout le Pacifique et dans les Amériques³. L'esprit humain trouve son origine dans des cultures attachées à un lieu. Et nous avons tous ou presque été coupés depuis longtemps de ces amarres.

Quand Christophe Colomb rencontra pour la première fois la population caribéenne, son passé européen ne l'avait pas préparé à découvrir des êtres humains aussi débonnaires. « Ils se montrent simples, écrivait-il, de bonne foi et très-généreux dans ce qu'ils ont. » (Les autochtones étaient de bonne foi, mais les machinations de Christophe Colomb étaient parfaitement calculées. Il écrivait ainsi au roi Ferdinand d'Espagne : « J'ai trouvé plusieurs îles remplies d'habitants [...] et j'en ai pris possession au nom de notre roi très-heureux. » Après avoir expliqué à son souverain que les peuples des Caraïbes « manquent aussi d'armes ; elles leur sont inconnues pour ainsi dire », Christophe Colomb promettait à ses « rois invincibles [...] autant d'or qu'ils en auront besoin, autant d'aromates qu'ils le désireront, ainsi que du coton et de la gomme [...], autant de bois d'aloès, autant d'esclaves... qu'ils en exigeront⁴ ».)